

Allocution du Professeur COURY

Président sortant

Mesdames, Messieurs, mes Chers Collègues,

La tradition exige de chaque Président sortant qu'il prononce quelques mots avant de céder le fauteuil à son successeur nouvellement élu. Quelques mots qui prennent bien souvent le ton d'une autocritique. Quels sentiments vous exprimer en premier, sinon ma tristesse d'avoir à vous quitter, et mes remerciements. Ma tristesse cède sans peine devant la joie de m'effacer devant une personnalité aussi éminente et aussi qualifiée que celle du Président Cheymol. Mes remerciements vous sont dus pour la compréhension et la patience dont vous avez constamment fait preuve à l'égard d'un Président qui ne se voulait certes pas tyrannique, mais qui a conscience d'avoir parfois dirigé vos séances avec une certaine exigence, voire une certaine brusquerie : ne le fallait-il pas pour conserver à nos activités un rythme satisfaisant ? Vous ne vous êtes pas trompés sur mes intentions et je vous en suis reconnaissant. A cette gratitude qui vous revient collectivement, s'ajoutent mes remerciements individuels à tous les Membres du Bureau qui m'ont aidé avec tant d'ardeur, d'efficacité et de gentillesse. J'ai désigné par là notre cher et inégalable Secrétaire Général que je me réjouis de voir appelé par vous à de plus hautes fonctions : sans le Dr Vetter, modèle d'activité sereine, notre Société aurait mal vécu depuis de nombreuses années ; digne successeur de notre ami le Dr Pecker, il a su poursuivre et continuer sa tâche avec le même esprit de dévouement et d'initiative ; sa collaboration vigilante pendant et entre les séances m'a été particulièrement précieuse. Je tiens aussi à remercier de façon très chaude nos Secrétaires le Dr Vincelet et Mlle Wrotnowska dont l'attention silencieuse ne laisse rien échapper de nos activités et les consigne avec une conscience et une rigueur exemplaires ; je me réjouis personnellement de la rencontrer désormais au sein de notre Conseil d'administration. Je m'en voudrais enfin d'oublier ceux et celles qui, à des titres divers, ont assumé dans la pénombre les lourdes et ingrates tâches matérielles de la trésorerie.

C'est avec un grand plaisir que j'ai vu prendre place parmi leurs anciens de nombreux membres nouveaux : cette infusion d'un sang plus jeune est une nécessité vitale et je souhaite que la source ne s'en tarisse pas de si

tôt ; son apport est un gage de vitalité pour notre Société qui doit vivre tout à la fois de l'érudition et de l'expérience des anciens, de l'enthousiasme non encore émoussé des membres récents.

Je me félicite également de l'étroite coopération qui a marqué les rapports entre la Société et la Chaire d'Histoire de la Médecine. Il y a deux ans, je m'étais engagé à jouer loyalement le double rôle qui m'était imparti par les circonstances. J'ai tenu à respecter d'une manière scrupuleuse les caractéristiques propres à l'une et à l'autre dont l'objectif est pourtant le même : promouvoir et développer la connaissance et le goût du passé de notre profession, l'une donnant le pas à la recherche, l'autre à l'enseignement. Il vous appartient de juger si je n'ai pas inconsciemment manqué à ma promesse ; en toute sincérité, je ne le pense pas. Les deux institutions n'en ont pas moins organisé de concert certaines manifestations communes et c'est ensemble qu'elles ont commémoré le centenaire de la Chaire de Daremberg. Elles avaient en outre décidé — sans rien aliéner de leur autonomie respective — de réunir en un même lieu accessible, pour le plus grand avantage de tous, leurs deux bibliothèques : c'est chose faite, grâce au dévouement de Mlle Sonolet, Bibliothécaire de la Société et Documentaliste de la Chaire : le nombre croissant des lecteurs justifie a posteriori cette mesure tardive, mais salubre.

Simultanément, les rapports étroits qui nous ont toujours liés à la Société Internationale se sont multipliés et affermis en dehors même de la réunion annuelle commune ; j'en retiendrai pour témoignage la présence assidue dont son Président, le Pr Bariéty, honore chaque mois nos séances. De très nombreuses relations se sont développées ou nouées avec des organismes et des collègues provinciaux ou étrangers avec lesquels nous correspondons fréquemment et que nous sommes toujours heureux et flattés d'accueillir. Ainsi, notre place dans le vaste réseau de ceux qui s'intéressent à l'Histoire de la Médecine ne cesse de s'affirmer.

Que dirai-je enfin de nos séances qui groupent un nombre très encourageant d'orateurs et d'auditeurs ? Le programme en est riche, varié, d'un excellent niveau dans l'ensemble et toujours instructif. La portée des communications présentées s'inscrit, certes, sur une échelle étendue : beaucoup ont l'envergure de la « grande » histoire, et de la meilleure ; d'autres entrent dans le cadre, non dénué d'intérêt, de la « petite » histoire ; quelques-unes n'ont en apparence que des rapports marginaux avec notre discipline ; mais toutes méritent de retenir l'attention et s'il en est, parfois, dont l'originalité échappe à première vue, elles ont du moins l'avantage de rafraîchir nos mémoires défaillantes.

Une plus grande uniformité de valeur risquerait, au demeurant, d'avoir un effet stérilisant contraire au but recherché ; je laisse en tout cas à d'autres et à de plus qualifiés que moi le soin d'en débattre et d'en décider. A peine ai-je eu le temps d'entrevoir les améliorations qu'il serait possible ou souhaitable d'apporter à nos activités ; il ne m'appartenait pas de les suggérer, encore moins de les réaliser. Elles ne portent d'ailleurs pas tant

sur les statuts ou règlements que nous devons à la sagesse des fondateurs de la Société et à leurs successeurs immédiats, que sur nos habitudes actuelles parfois inspirées par la routine, cette redoutable caricature de la tradition. Si je me reporte par la pensée quelque vingt ou vingt-cinq ans en arrière, à l'époque où j'ai eu l'honneur d'être accueilli dans votre compagnie, je mesure l'ampleur des pas déjà franchis, des améliorations insensiblement acquises, tant il est vrai que toute transformation doit être réfléchie et progressive — évolution et non pas révolution. L'histoire n'est-elle pas édifiée avec la poussière du temps dont chaque grain doit être respecté : les plus vénérables, paradoxalement, portent germe ; au vent le soin d'emporter les autres.

Et puisque je me laisse aller à parler du temps qui passe, je vous dois — pour terminer — un aveu. En février 1968, quand vos suffrages m'ont valu d'occuper ce siège en remplacement du Président Huard, à l'érudition aussi prodigieuse que prestigieuse, la durée de mon nouveau mandat m'a quelque peu effrayé. Or, ces deux années se sont écoulées pour moi avec une déroutante rapidité, dans une ambiance si agréable et si compréhensive que vous me permettrez de la qualifier d'amicale. Ceci ne fait qu'aviver mon regret d'abandonner aujourd'hui les fonctions flatteuses auxquelles votre confiance m'a appelé. Ces regrets personnels sont heureusement tempérés par la pensée qu'elles reviennent désormais à Monsieur le Professeur Jean Cheymol, membre de l'Académie de Médecine. Vous connaissez tous l'œuvre considérable qu'il a poursuivie depuis une cinquantaine d'années, notamment dans le domaine de la physiologie endocrinienne, bulbaire, enzymologique et de la neuro-pharmacologie. L'activité du Pr Cheymol est tout aussi grande au sein des très nombreuses Sociétés savantes et des Commissions nationales, étrangères ou internationales qui ont tenu à s'assurer son précieux concours. Les missions culturelles qu'il a effectuées dans trente-cinq pays différents des cinq continents témoignent suffisamment de son influence scientifique et de son inlassable ardeur. L'intérêt qu'il porte à l'Histoire de la Médecine et de la Pharmacie, au sein de notre Société et ailleurs, nous est, certes, plus familier : oserai-je dire qu'il s'est placé, dès l'origine, sous d'heureux auspices puisqu'un des premiers maîtres du Président Cheymol n'était autre que l'illustre physiologiste Eugène Gley qui a dominé l'histoire de sa discipline pendant le premier quart de notre siècle.

Sa personnalité éminente, son expérience consommée, son extrême urbanité qui n'exclut en aucune façon l'autorité, le désignaient tout particulièrement pour présider aux destinées de notre Société : je dirai même que la transmission de pouvoirs qui s'opère aujourd'hui à la suite de votre vote unanime est avantageuse et providentielle : sous la conduite du Pr Cheymol aidé de notre nouveau Secrétaire Général le Pr Sournia, en qui le plus haut Conseiller médical de la Sécurité sociale n'éclipse en aucune façon l'éminent historien de la médecine, la Société française d'Histoire de la Médecine est assurée de connaître une activité et un rayonnement plus exemplaires que jamais. Mesdames, Messieurs, mes Chers Collègues, le Président est mort, vive le Président !